

FOLL<sup>2</sup>  
n  
246

# TEMOINS DU

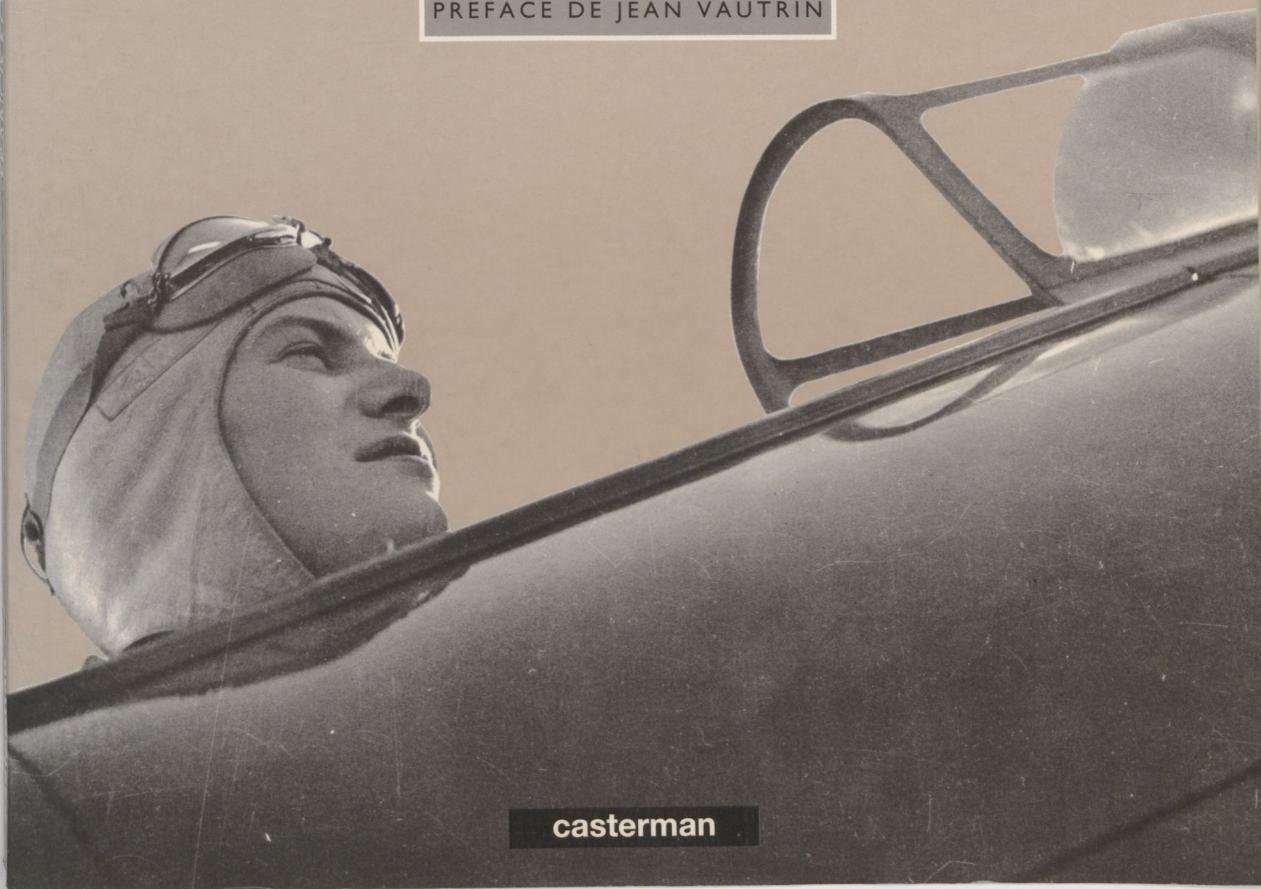
# SIECLE

DU FORT DE VAUX  
AU GOLF DROUOT

**FRANCIS KOCHERT**

PREFACE DE JEAN VAUTRIN

EP



casterman



L'auteur :

**Francis Kochert est reporter  
au Républicain lorrain à Metz.  
Né en 1950, il est père de trois enfants  
et d'un ouvrage consacré à l'illustrateur  
Jean Morette (Editions Serpenoise, 1985).**

# MEMORANDUM

TO : [Illegible]

DATE: [Illegible]

## SUBJECT: [Illegible]

1. [Illegible]

2. [Illegible]

3. [Illegible]

4. [Illegible]

5. [Illegible]

6. [Illegible]

7. [Illegible]

8. [Illegible]

9. [Illegible]

10. [Illegible]

11. [Illegible]

12. [Illegible]

13. [Illegible]

14. [Illegible]

Very truly yours,  
[Illegible Signature]

[Illegible text at the bottom of the page, possibly a distribution list or additional notes.]

## Pour Martine

## S O M M A I R E

préface de <b>Jean VAUTRIN</b>	4
<b>Adrien ARTAUD</b> , dans l'enfer du fort de Vaux	8
<b>Rosa BOUTEYRE</b> , paysanne de Haute-Loire	18
<b>René CONVENANT</b> , marin de Terre-Neuve	26
<b>Robert LAURENT</b> , la télévision d'avant la "télé"	34
<b>Suzanne REGIS</b> , pionnière de l'aviation	42
<b>Roger LECOTTÉ</b> , mémoire du compagnonnage	50
<b>Pierre JAMET</b> , la chanson du Front populaire	56
<b>Père BRANDICOURT</b> , marionnettes et bois de justice	64
<b>Fanny SEGAL</b> , survivre à Auschwitz	72
<b>Alex LOFI</b> , le jour J en Normandie	82
<b>Ugo ANZILE</b> , dans le Tour de France	90
<b>Francis IFFERNET</b> , au charbon pour la mine	98
<b>Geneviève BOUCHE-LANGARD</b> , la Nostalgie française.	104
<b>Noël DESCHAMPS</b> , ex-fan des Sixties	112
Bibliographie	119

Conception graphique : Christine Tonglet

**Crédits photographiques :** Roger-Viollet : 14, 15b, 16b, 18-19, 20-21, 22b, 23, 24, 25, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34-35, 39, 42-43, 45h, 46, 48, 50a, 60b, 74, 75, 76, 77b, 100, 108h, 109b, Keystone : 36, 37h, 38b, 40, 47b, 50-51, 54, 65, 71b, 82-93, 85b, 86h, 87, 88, 90-91, 92, 94h, 95, 97h, 106, 107h, 111, 116h. Coll. J.-L. Charmet : 38h, 44, 45b. Coll. F. Kochert : 21h, 22h, 52. Virgili / Paris-Match : 70. Gragnon / Paris-Match : 104-105, 109. Coll. Périer / Salut les Copains : 112-113. Rancurel Photothèque : 114b, 116b, 117. Presse Sports : 93, 94c, 98. Centre de Documentation Juive Contemporaine : 77h, 78h, 79, 80. Pierre Jamet : 56-57, 60h, 61, 62, 63. Marc Balters : 98-99, 101, 102. DR : 8-9, 13, 17, 26-27, 49h, 53, 59h, 67, 71h, 78b, 81, 84, 85h, 86b, 107b, 108b, 109h, 110, 115, 118. Jean Zins : 72-73. R. Laurent : 37b, 41. Paul de Busson : 97b. Christian Legacy : 64-65. Eric Poitevin : 66.

**En couverture :** l'aviatrice Hélène Boucher (photo Roger-Viollet).

✓

# TEMOINS DU

1268343  
93



# SIECLE

DU FORT DE VAUX  
AU GOLF DROUOT

**FRANCIS KOCHERT**

PREFACE DE JEAN VAUTRIN

Fol. Ln<sup>2</sup>  
476

casterman

# UN SOUFFLE ET C'EST L'ESPOIR

*Le postulat paraît simple. Des gens comme vous et moi ont dépensé leurs tripes pendant la course d'une sacrée turlupinade de vie. D'autres, cajolés par leur passion dévorante, se sont combustionnés en exaltants projets. Maintenant, à l'automne, à l'hiver de leurs jours, les acteurs se racontent.*

*Le manuscrit refermé, je suis retourné par le vent de leurs phrases.*

*Tiens, cette affaire ! Tout ça est rigolo. Le livre de Francis Kochert, il faudrait le lire pas lavé de quinze jours. Ce qu'on perdrait*

*en hygiène, on le regagnerait en défenses immunitaires. Oh ! Bien sûr, a priori, je suis comme vous ! Prêt à toutes les embuscades. J'aime ces temps éteints où les poilus défendaient leur patrie sans barguigner, où les femmes qui se prénommaient Suzanne et Maryse volaient comme des oiseaux, où les sportifs roulaient danseuse à dos de "petite reine" dans l'étape des cols. Ceux-là avaient de la rogne. Une musique intérieure. Pas du chichi de petits croupions. Ils descendaient, droite ligne, de bons vieux ancêtres qui avaient encore des dents, croyaient à la viande rouge, mangeaient avec leurs doigts. Allaient à Dieu, à la bataille, à l'honnêteté ou aux jupons. Justement, par opposition, 1991, aujourd'hui, en cette époque mi-carême où les Français oisonnent pas mal, perdus dans la bourbe du marais mais intrépides aux médias, j'aime ce regard posé sur le rétroviseur. Fameux moyen de pagayer sur le courant de la mémoire commune ! Et, mille fois raison, Francis Kochert, de se souvenir du métier de tourneur de cinoche ! Enfin un écrivain d'idéal qui a le coq Pathé vissé au fond des yeux ! Recueillies aux quatre coins de la France, il nous projette des actualités que, sans lui, l'usure du temps risquait de perdre à jamais. Ethnologue et archiviste des arias de menaces, déchirures et coups de tabac du passé, c'est son genre de nous entraîner au Gaumont-Palace du témoignage vécu. Et ça vaut son ticket, croyez-moi.*

*Visez bien cette façon humaine d'aller à la rencontre des lumières éteintes, de se pencher sur la cendre chaude des bûchers, des brasiers, des espoirs et des luttes ! Esgourdez grand ! Rien que du passionnant ! Sans trame ni tarlatane devant les projecteurs, vous allez revivre, en pellicule-flamme et vraies paroles françaises, l'odyssée noir et blanc de la Grande Guerre, la mutation du monde rural, la vie des galériens des brumes. En 455 lignes et des sautes d'image, vous suivrez le parcours d'un pionnier de la télévision. En technicolor coloré par Zamuck et De Luxe, vous sauterez d'une barge à Ouistreham au matin du jour le plus long. Et pour finir, pas de discutaille ! Ça, c'est du chic ! L'Algérie est à vous ! Révisée Agfacolor par la nostalgie bleu-oranaise des Pieds Noirs d'Hammam-bou-Hadjar, la douleur de l'exil vous parlera depuis le sol métropolitain "de la faute à de Gaulle".*

*Parfaite, cette saumure ! Jubilaire ce mélange des points de vue ! Chacun, en sa liquidation du passé, se complait et s'interroge. Mais — gadoues, résistances, loopings ou trictrac des mouchardises — dans les plus vilaines boucheries, dans les pires avanies, le passage du temps a fait son office. C'est là le sort des douleurs. Elles s'évaporent. C'est leur destin.*

*Fossilisées par le recul, idéalisées par l'histoire, les épreuves endurées par le poilu sont plus pudiques que les clameurs "à chaud" de celle qui fut chassée d'Algérie. Elles paraissent autrement plus légitimes que la trajectoire sans héroïsme du chanteur yéyé qui, dans les années soixante, a failli décrocher la timbale du vedettariat. Le temps vieillit bien ou mal. C'est son lot. Idem, le passé proche manque souvent de filtre. Associé à la roublardise de gens corrompus par le système fric, la lutte pour posséder une Ford Mustang est sans mesure avec le devenir des enterrés du fort*

de Vaux ou celui des déportés de Ravensbruck. Est-ce ma faute à moi si je suis moins impressionné par la défaite du Golf Drouot que par les clameurs d'Auschwitz ? Curieux, n'est-ce pas, comme la dignité s'est emparée des vrais grands malades du passé ? Le ton est rarement grandiloquent chez les miraculés de la mort. Par contre, plus on remonte vers l'absence d'événements ou, si l'on veut, vers nos temps proches, plus on s'embrouille dans les banalités de nombril, allusions et mystères, épiceries de toutes sortes. On s'en met plein les doigts.

Kochert ne prend pas parti. Ne cherche pas à délivrer message. C'est de sa sobre objectivité que naît le libre arbitre du lecteur. Ce dernier est placé devant le fait accompli : à lui de choisir les voix qu'il préfère entendre. A lui de se déterminer.

Je remarque pour ma part que les livres sans émotivité sont bien agréables, ils sont décents. Voilà un nouveau miroir que nous tend Francis Kochert. Son ouvrage raconte pourquoi la mentalité des hommes à un moment donné de l'histoire est bien l'affaire de tout le monde. En prenant son élan sur soixante ans, il met entre nos mains un matériau qui contribue largement à l'explication des fièvres, atteroiements et déconneries de la société française actuelle. Finalement, l'exemplarité des destins qu'il nous soumet, celle de ces citoyens survivants d'heures exceptionnelles, nous aide à toucher du doigt les raffuts et erreurs de notre propre comédie de mœurs. Très vieille histoire ! La vie d'un homme n'est jamais d'une seule pièce. Chaque carrefour apporte son poids d'hésitation, d'hypocrisie, de cupidité. Les vérités sont approximatives. La Vérité se construit et se défait. Le doute, cette aventure perpétuelle où chaque étape est une conquête, un embarcadère, devrait nous incliner à plus de tolérance. Las ! On ne refait pas sa colère ! Comment nous conduirions-nous, Français d'aujourd'hui, confrontés à genoux devant de nouveaux bourreaux, les ongles arrachés, les génitales et l'anus enrouillés de gégène ?

Qui a eu raison le premier ? Qui aura tort le dernier ? Je m'en débarbouille ! Une guerre est toujours une guerre de trop. Une mauvaise guerre. L'expérience est intransmissible. Seule la mémoire, précisément, peut empêcher le fils de tromper la conviction de son père.

Et tant pis si je défrise ! Je fulmine comme trois cents becs de gaz en voyant s'accélérer la dégringolade vers la crapulerie qui nous guette. Bientôt, il fera froid, je dis. Au train où vont les frimeurs actuels, mon cœur rampe sous la commode. Partout, chez les politiques et chez les citoyens, quelle absence de projet !

Alsacien-Lorrain, tout le secret ! J'avais dit le premier ce qui était gravé dans ma boule. La chute du mur et la réunification de la grande Allemagne. A l'époque, on m'avait jeté des cailloux. Depuis, les messieurs dames, ils ont vu. Aujourd'hui, Cassandre indécrottable, je reprends sous mon bonnet, je vous mets au courant de la montagne ! Et pas de biaiseries entre nous ! Toutes idéologies rempotées, la lâcheté naturelle revient au galop. Société pétainiste. On fera des confitures. On marchera à la fibre intégriste. Des cannibales partout. J'enrage ! Et qu'il pue, celui qui dit le contraire ! Des millions de gens ont faim. L'heure est au partage. Aux utopies. Sinon le lait tournera à la force. A l'épuration. Vinaigre ! Au train où vont les choses, de nouveaux barbares danseront sur les ruines de Manhattan. A l'autre bout du monde, même sarabande, les affamés feront la gigue sur les restes du Kremlin. A la même minute, prélude d'un crépuscule qui nous goutte au nez, je pétarade, je vomis de savoir que des gueules larbines, prêtes à assassiner de nouveau la liberté, s'emploient rationnellement à redorer l'Histoire. Inventent de nouveaux chapitres. Rabotent et amenuisent. S'échinent sur ordre à faire oublier l'holocauste et les autres bains de sang du racisme ordinaire.

Là-dessus merci encore, Francis Kochert, de préserver la mémoire. De tous côtés, ça gomme au fait d'armes. Auschwitz, connais pas. Nuit et brouillard, kékcékça ? Le temps de dire biscotte, des énergumènes furieux ne vont pas tarder à nous faire rebouffer du Juif bohème, de l'Arabe clandestin, du Malien de famine.

Proust a écrit dans *A l'ombre des jeunes filles en fleurs*: "On ne reçoit pas la sagesse, il faut la découvrir soi-même après un trajet que personne ne peut faire pour nous, ne peut nous épargner". N'empêche, ça me fait mal derrière les épaules. Aurons-nous la folie de tâter à nouveau l'épreuve de l'Ordre?

Petit monde éteint! Je me fous d'avoir tort ou raison! Mais pas de bafouillis! On a des chiens pour qu'ils aboyent et après, on leur commande de mordre! C'est cela aussi que vous raconte Kochert. C'est gaffe! Regardez comme nous étions. Avons été. SERONS!

Passer au tourniquet! Les gens, avec eux, on ne peut rien faire à moitié. Ne fermez pas les yeux. Sucez l'expérience de ceux qui sont morts pour des causes et se sont retrouvés sur le sable des libertés perdues. Là-dessus Kochert est lucide: pas question de venir se poser devant quelqu'un qui a quelque chose à dire et de se contenter de l'entourer d'un cercle. Il faut aussi l'accoucher. Quelquefois tendre la main. J'imagine qu'à chaque rencontre, il fallait entamer le dialogue différemment, susciter des réactions, creuser davantage le tunnel de la communication. Pour qui s'efforce de parcourir le chemin qui le sépare encore de lui-même, l'indépendance est quelquefois lourde. La lâcheté le guette. Vivre à ses propres yeux avec la conscience de sa propre nature est une chose. Vivre à ses propres yeux en étant gravé sur les pages d'un livre est autrement difficile. Ici intervient l'accoucheur, le transcripteur, l'ami, le sphinx qui écoute. Lui seul sait la nécessité d'un axe. Lui seul sait faire concorder le CROIRE et le VIVRE.

Les personnes qui se sont confiées au chroniqueur ont ressuscité pour lui le panorama, la fantastique chaloupée des temps forts de leur existence. La mémoire n'est pas ductile. Parfois, elle se cabre. Desséchée par l'échec, elle s'étrangle, lumière sans ombres. Parfois, ravivée par la douleur mal cicatrisée, elle ne se maîtrise plus. Ainsi vont les cris d'une existence passée. Que le lecteur se le tienne bien pour dit, les témoignages des hommes ne sont jamais babillages de music-hall. Voilà la vérité à tous les étages! Par bribes, par petites phrases hallucinées, les rescapés de l'inextinguible soif de survivre remarchent le chemin de leurs souvenirs en gardant fidèlement les yeux posés sur la terre des hommes. De cet humus est né un hymne à la mémoire. Mots posés, mots jetés, flèches perdues dans la cruauté de l'absence, caresse des voix lointaines, c'est le savoir-aimer et la générosité de Francis Kochert de s'effacer devant la hauteur des idées qui s'expriment. Il est présent et attentif. Il nous conduit. Il nous apprend à mesure que nous avançons dans la ferveur des témoignages que la nostalgie, le remords, le trépas ne sont pas le silence. Que quelqu'un veille toujours et cultive le jardin ensanglanté. Que le souvenir se dresse, s'épanouit, fleur de la mort des fleurs.

Grande misère! La bâtisse de la vie est énorme! Le livre de ces Témoins du XX<sup>e</sup> siècle nous apprend aussi, me semble-t-il, la méfiance des certitudes. Chacun croit comme il peut à l'incohérence du lendemain. Il n'est bien sûr question pour chacun que de vivre sa vie. Même si elle est le décalque de celle du voisin, elle n'est que différemment liée à la sienne. Tel qui fait son grand mètre quatre-vingt-treize passera moins bien l'épreuve des shrapnels que celui qui ne mesure qu'un mètre soixante-deux.

Des vies! Voilà des vies! Le mal est fait! Les gens que vous allez rencontrer et qui se sont fait bahuter par les guerres, boussoler dans des trappes, canailler par des abandons, bouffer par les marchands du tube cathodique, réduire en cendres au four crématoire par des hordes embrigadées, savent en leur for intérieur que la pitié est une prison. Ils n'en veulent pas.

Déchéance, misère, faim, tenacité, convictions, endurance, le temps est une drôle de colique. Pour un paquet de mitraille, faut-il devenir un héros? Faut-il se révolter? Autant chasser la lune! D'ailleurs, c'est du réglé d'avance! Il y a toujours eu des croquants qui payaient leur gaz et leur électricité plus chère que le voisin. Dès les

premières mesures de leur respiration, il y a du choléra dans le destin des mal lotis. Ils auront beau faire les diables, se démener à grands moulinets, toujours, ils rencontreront de l'entailage, du chagrin ou des horions sur leur parcours. D'autres, tout le contraire, trouveront facilement du duvet, de l'argent, des réussites flatteuses et un climat tempéré. Mince sentier, direz-vous, pour braver la réalité. La sagesse d'Orient répond que le véritable voyageur du temps est celui qui ne sait pas où il va. J'ajouterais que l'ennui, c'est de vieillir sans avoir jamais cherché à être gracieux, aimable, généreux ou à se dépasser.

C'est le mérite de Francis Kochert d'avoir réuni chronologiquement cette survivance de la race invaincue des hommes. Ni mirliton, ni pleurnicherie. Une femme voulait être aviatrice. Un mineur syndicaliste croyait au charbon. Un officier de marine a cru à de Gaulle. Un aumônier des prisons a pensé qu'il fallait consoler la mort. Une paysanne de Haute-Loire clame sa foi en l'électricité. Un terre-neuvas parle de l'usure de ses mains. Une Juive française aborde sans complaisance le voyage jusqu'à "Pitchipoi". Un cycliste raconte la poignée de main avec Fausto Coppi.

Après tout, la patience de leur travail, la folie de leur passion, l'endurance de leur état de veille sont le ton le plus pur que peut prendre le monologue de l'homme placé en face de son propre effort. Faire une vie ! Personne ici ne veut hurler la couleur avant que les jeux soient faits. Un souffle reste encore et c'est l'espoir. L'espoir danse à chaque page. Dirai-je assez qu'en vivant, chacun, rescapé ou grand témoin, véhicule avec soi une somme d'espérance et de ce qui paraît nécessaire au bonheur des générations futures ?

Comment ne pas aimer ces gens qui disent : bonjour, camarade. Je reviens de loin et je ne sais toujours pas où je vais. Mais qui peut mener son voyage jusqu'à soi-même ?

Il est des jours de lassitude d'esprit. Il est des moments de besoin de fraîcheur et de simplicité. La lutte de la main contre la matière, l'évolution des résistances intérieures, la découverte d'une logique interne du monde sont des aboutissements trop inhabituels pour que nous n'y prenions pas garde.

Comment pourrions-nous être indifférents, alors que, vent arrière sur le passé, nous gigotons sur une mer à malices ? Que nous baleinons à tout va sur des tempêtes d'imposture ? Que, plus que jamais, se dessine d'un côté le clan des festoyeurs, des margoulins, des délateurs, des planqués, de l'autre, le peuple des dérouillés, des martyrs, des grands éberlués de l'idéal ! Fastidieuse mascarade ! Nombreux sont les hommes qui ont sacrifié les battements de leur cœur à de la fausse monnaie. Les couards, les pleutres ne se dévoileront jamais. Les matamores monopoliseront la parole. Montaigne disait à juste titre : "Les plus belles vies sont celles qui se rangent au domaine commun et humain avec ordre mais sans miracle et sans s'éloigner de la nature."

A ce titre, laissez-moi, extrait du livre que vous abordez, rapporter le témoignage de cet ancien combattant du fort de Vaux qui, après quatre ans passés dans la sagouille des bombardements et l'étripaille des baionnettes, déclare en matière de conclusion :

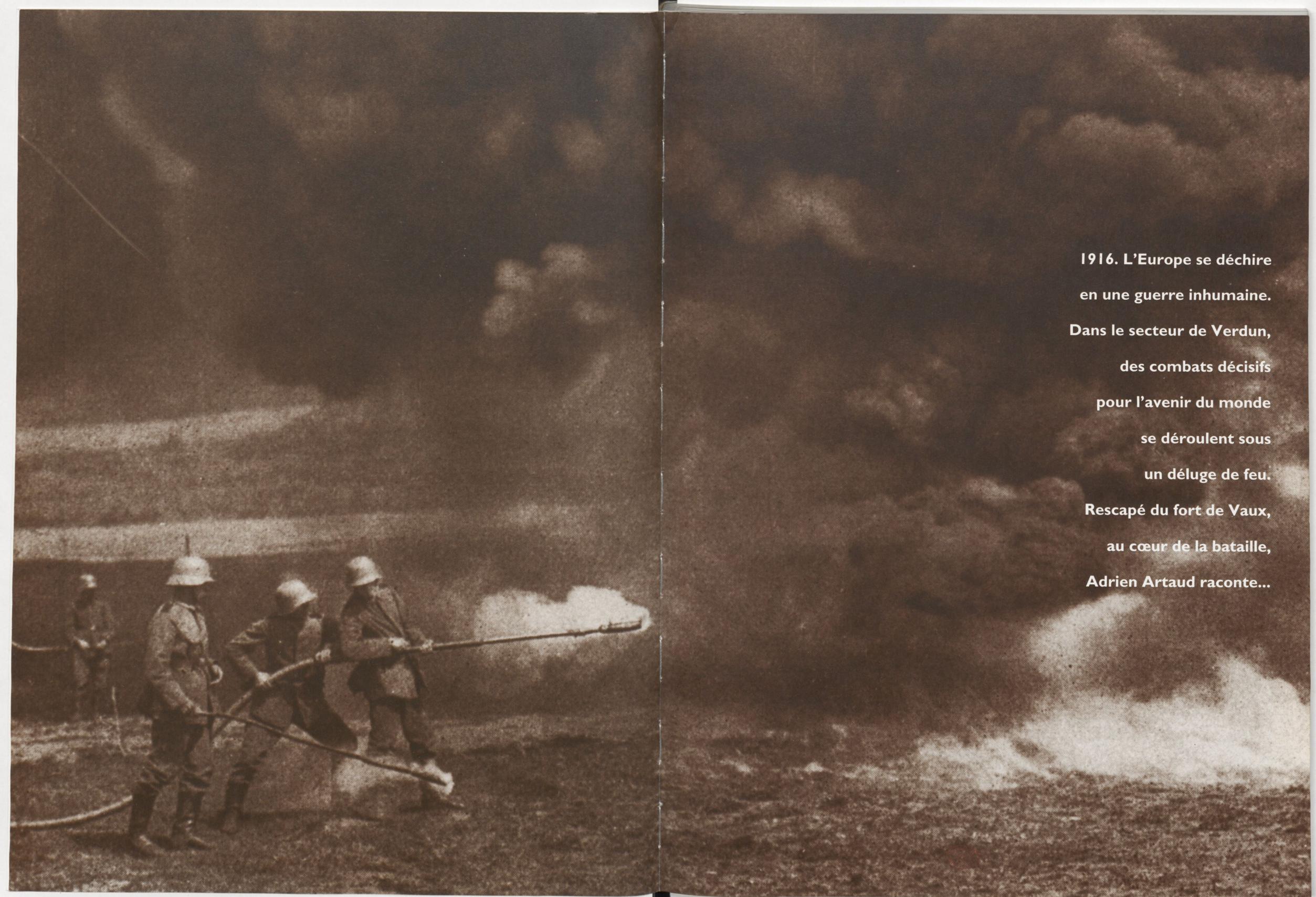
"Maintenant, quand quelqu'un me parle de la guerre, dame ou demoiselle, je dis : "Ce sont autant de nuits que j'ai passées dehors. J'aurais été bien mieux à côté de vous sur un bon lit de plume, à dormir tranquillement..."

L'ancien combattant de la Quatorze ajoute et c'est là sa malice : "Elles me répondent (les dames) : "Vous êtes un coquin, monsieur Artaud !"

Pardi ! Le moyen de faire autrement ! A quatre-vingt-seize ans, rescapé d'ypérite, est-ce qu'on risque une mornifle pour un jet de salive ?

**Jean VAUTRIN**

1916. L'Europe se déchire  
en une guerre inhumaine.  
Dans le secteur de Verdun,  
des combats décisifs  
pour l'avenir du monde  
se déroulent sous  
un déluge de feu.  
Rescapé du fort de Vaux,  
au cœur de la bataille,  
Adrien Artaud raconte...





**Petit bonhomme  
tout plié, tout plissé,  
au regard malicieux,  
Adrien Artaud  
n'est pas né dans  
notre siècle,  
mais il l'a pratiqué  
avec humilité  
et passion.  
Avec un certain  
fatalisme aussi,  
car se retrouver  
à vingt ans au milieu  
de la mitraille et  
de la folie  
des hommes a de  
quoi vous marquer  
toute une vie...**



**J**e n'avais pas encore vingt ans lorsque la guerre a été déclarée. De la classe 1913, je me suis retrouvé dans le conseil de révision du canton de Rouillac, une petite commune toute proche d'Angoulême. A l'époque, je faisais des courses cyclistes. Mon épaule droite ayant des difficultés depuis une chute de vélo, je fus ajourné. Le service durait trois ans alors et les ajournés passaient trois conseils différents avant d'être réformés définitivement. Mais, lorsque l'ordre de mobilisation générale est tombé le 2 août, je me suis aussitôt engagé, pour entrer le 18 septembre au 144<sup>e</sup> d'infanterie à Bordeaux.

On se disait bien, sur le moment, que cette guerre durerait deux à trois mois au plus, comme en 1870. Ah ! cette guerre de 70, comme elle était présente à nos mémoires ! A l'école nous recevions une instruction patriotique : nos professeurs nous répétaient que nous avions perdu l'Alsace et la Lorraine et que l'honneur national nous commandait de les reconquérir...

Et nous voilà en route la fleur au fusil, c'est le cas de le dire.

Le peu d'instruction que j'avais me permit d'être classé élève officier de réserve.

Après six mois de formation, nous étions nommés aspirants

chefs de section dans la région de Bordeaux.

Mais, apprenant que la troupe allait partir le 10 novembre pour le front, nous avons préféré abandonner nos cours d'officiers et nous joindre à elle.

*Quand nous  
sommes partis,  
je portais  
le pantalon rouge,  
le képi rouge  
et la capote bleu  
foncé :  
l'uniforme de  
l'armée française  
à ce moment-là.  
Il n'était pas  
vraiment discret !*

C'était même une cible idéale...

Ce n'est qu'à partir de 1915 que nous avons commencé à toucher, tout d'abord une calotte en acier que l'on mettait dans le képi, et seulement ensuite la tenue "bleu horizon" avec le casque et un bonnet de police pour le repos.

**N**ous avons débarqué près de Fismes, en Champagne, le 20 novembre 1914. Au bout de trois à quatre jours, nous avons été versés dans différentes compagnies. Le 26, nous sommes montés pour la première fois en ligne. Mon copain de régiment, un grand de 1,83 m — alors que je mesure à peine 1,56 m ! — me dit: “Mets-toi donc là entre ces rangs de betteraves et ne lève pas la tête car les balles sifflent, et c’est pas bon de les recevoir!” C’était mon baptême du feu.

L’hiver entre 1914 et 1915 fut exécrable. Il pleuvait presque constamment et nous ne disposions de rien pour nous mettre à l’abri. On couchait, la plupart du temps, en rase campagne, à la belle étoile. Nous avons alors commencé à creuser des trous pour nous protéger, puis à les réunir. Ainsi sont nées les premières tranchées. Le conflit s’enlisait peu à peu, comme nous. Sur la route de Fismes à Laon, nous avons mis en place un formidable secteur de tranchées. En face, nous avions le 112<sup>e</sup> Bavaois avec lequel nous sommes même entrés en contact un moment. On se causait de tranchée à tranchée! Entre nous

*Sur le front de Verdun  
les tranchées des premières  
lignes n’étaient souvent que  
de simples fossés.*

